

P O L A R

# MICHÈLE PEDINIELLI



## Boccanera

*“Si Montale et Corbucci avaient eu une fille,  
c’est à Boccanera qu’elle ressemblerait !”*

**Patrick Raynal**

 **l'aube**  
NOIRE



BOCCANERA

La collection *L'Aube noire*  
est dirigée par Manon Viard

Ce texte a été proposé à l'édition  
par Patrick Raynal

© Éditions de l'Aube, 2018  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-2725-3

Michèle Pedinielli

# Boccanera

roman

*éditions de l'aube*



*À Mouloud, l'homme qui croit en moi envers et malgré moi,  
à Jany et Gilbert, mes parents préférés,  
et (par ordre alphabétique et non d'apparition à l'écran)  
à Enzo, Lea et Mélisande.*



*Elle a fini de courir ses cinq kilomètres quotidiens. Elle éteint le tapis de course et attrape son jus d'orange et ses vitamines posés sur le comptoir du bar dans la cuisine. Pas de café, ça fait gonfler. Elle passe machinalement une main sur son ventre plat. Ses fesses musclées. Tout va bien. Sous la douche, le gant de crin, le gel douche hyperhydratant. Elle se sèche mais pas complètement, car elle doit appliquer son baume nourrissant alors que sa peau est encore humide, elle l'a lu quelque part. Elle attend deux minutes bras et jambes écartés pour que la crème pénètre. Culotte, soutien-gorge, elle enfle la chemise – blanche – et le tailleur. Très bien coupés, cette veste et ce pantalon, comme ses cheveux impeccables. Rien ne dépasse, mais la coiffure reste souple. Elle choisit ses bijoux avec soin. Savoir s'adapter au client, c'est la clé. Celui-là est juste un ingénieur italien. Pas un émir qatari ni un millionnaire russe. Sa maison est petite mais le quartier est très chic. Le solitaire en diamant. C'est tout, c'est bien. Elle attrape les clés dans le vide-poches qui ne contient rien d'autre que son trousseau. Elle jette un dernier coup d'œil pour vérifier que tout est à sa place : le verre de jus d'orange est dans le lave-vaisselle, les flacons de vitamines disparus dans le tiroir. Tout est propre. Comme sa Mini, rutilante. Lorsqu'elle l'a choisie, elle a failli craquer pour un bleu dragée. Et puis finalement, elle a choisi la sobriété, ce qui lui va le mieux. Elle est blanche. Mais avec toutes les options. Elle part un peu en avance pour avoir le temps de passer à l'agence. Elle gare la voiture sur son emplacement réservé. Au bureau, elle vérifie ses mails. Monsieur Giannini n'a pas décommandé. Dernier coup d'œil*

dans le miroir. Tout va bien. La maison se situe route Forestière, juste au-dessus. La petite rue est déserte comme souvent, calme, et le bruit des talons de ses bottines extrêmement chères résonne au milieu des villas cossues. Celle de l'ingénieur est accessible par l'un de ses escaliers raides et mal fichus qui montent vers le massif du mont Boron. Tant mieux, un peu d'exercice en plus : ventre rentré, fesses serrées, elle entame les premières marches. La villa est au milieu de la montée sur la droite. Elle sonne. Elle attend. Tout est silencieux. Seuls quelques oiseaux dans les jardins alentour se manifestent. Elle sonne à nouveau. « Monsieur Giannini ? » Le dernier « i » monte un peu. Elle remarque alors que le portail noir est ouvert. Elle pousse la porte. « Monsieur Giannini ? » Elle avance dans la cour dallée. Trois marches encore avant d'arriver à la porte principale. Entrouverte. Elle se racle la gorge et relance son appel, « Monsieur Giannini ? ». Elle entre. Beau parquet, belles moulures. La villa a été rénovée récemment. Sur la gauche, l'entrée est dotée d'un miroir en pied. Elle vérifie encore que tout est en place : la mèche, la bandoulière de son sac en cuir, le bas de son pantalon qui casse à peine sur le coup de pied. L'entrée débouche sur un vaste salon. Au moins cinquante-cinq mètres carrés, quatre fenêtres, exposé plein sud. Parfait. Minimaliste et meublé avec goût. Une étagère presque vide sur tout un pan de mur, un tapis très épais, un écran plat au mur. Et le dossier d'un immense canapé de cuir en face. Tout est impeccable, là encore. À un détail près. Un pied nu. Qui dépasse du canapé. Un grand pied, blanc, qui pend légèrement au-dessus de l'accoudoir. « Monsieur Giannini ? » Monsieur Giannini doit dormir. Peut-être une mauvaise nuit. Ou alors une virée en boîte et un atterrissage en catastrophe dans le salon. D'accord, il est tôt, mais il savait qu'ils avaient rendez-vous pour l'évaluation du bien. Elle contourne le canapé par le côté où elle imagine qu'il a posé la tête. Elle n'a pas très envie de se retrouver face à des pieds dès le matin. Elle s'approche doucement en

## BOCCANERA

*murmurant encore une fois son nom. Ses cheveux sont magnifiques, épais et bouclés avec quelques traces de gris, ses épaules, larges et musclées. Sa langue est bleue en dehors de sa bouche déformée et ses yeux noirs exorbités la regardent fixement. Elle ne sait pas si elle a crié. Mais elle a fait pipi dans son tailleur bien coupé et ça a coulé dans ses bottines extrêmement chères.*



# 1

Je m'éveille doucement avec l'odeur du café. Paul Newman n'est pas mort. Il est accroupi devant le feu de camp, le Stetson négligemment repoussé sur l'arrière, une tasse à la main. Il me regarde. Avec ces yeux bleubleubleu qui pétillent. Et ce sourire qui veut dire, tu es la plus belle femme du monde, tes cheveux légèrement emmêlés, tes paupières encore lourdes, je n'ai jamais rien vu d'aussi sexy. Il me tend la tasse en fer-blanc dans un geste d'invitation. Je me redresse, consciente de l'herbe verte et du ciel immense du Montana. Je m'approche lentement d'une démarche féline, tends les doigts jusqu'à toucher la main quitaptaptap. La main recule. Mes doigts se tendent encore pour attraper la tassetaptaptap.

Je m'éveille pour de bon. Le mur blanc de la chambre fait disparaître le ciel du Montana, le filet de bave qui coule à la commissure de mes lèvres achève de me convaincre que Paul Newman est mort. Taptaptap. J'enfouis la tête dans l'oreiller, sachant que c'est inutile. Puis je m'assois, jette un coup d'œil au réveil et lâche une salutaire bordée d'injures à base de maisons closes, de dames qui y exercent et de matière fécale. Une bien longue tirade, le temps de me calmer. Puis

avec un gros soupir, j'enfile ce que je trouve au pied du lit, sors de l'appartement, traverse le palier et vais frapper à la porte en face.

« Monsieur Bertolino ? »

La porte s'ouvre sur un vieil homme en T-shirt et pantalon de jogging, avec de petits cheveux blancs comme un duvet d'oisillon sur le crâne et un marteau à la main.

Monsieur Bertolino est mon voisin depuis longtemps. Je lui rends quelques services – le pain, le journal. Lui m'offre un café dans son petit salon. On échange deux mots, surtout sur le temps qu'il fait ou celui qui passe.

« Oh, mon petit ! Quel plaisir ! Entre prendre un café. »

Il est ravi de me voir, grand sourire édenté et yeux qui pétillent.

« La photo est encore tombée, Amédée ?

— Oui. C'est fou. Je l'ai remise il y a quelques semaines et crac, elle est retombée. »

En fait, c'était avant-hier soir, à l'heure où les animateurs télé s'époumonent dans le poste. Lorsque l'un d'entre eux a hurlé le nom du champion, son cri a été ponctué des taptaptap caractéristiques du marteau de monsieur Bertolino plantant son clou. Les murs de son appartement doivent être faits de plâtre. Rien de ce qu'on y accroche ne tient. D'ailleurs Amédée n'a rien à accrocher. Sauf la photo de son mariage, à l'abri dans ce cadre si lourd qu'on dirait qu'il est en plomb. Alors, régulièrement, le cadre tombe et monsieur Bertolino empoigne le marteau qu'il garde à portée de main.

J'ai tenté de lui faire changer l'encadrement pour du plus léger, lui ai offert un sous-verre, un truc qu'on pose sur la commode... Mais non, monsieur Bertolino tient à son cadre plombé. Après chaque chute, il trouve un nouvel endroit et plante un clou. Ses murs ressemblent à du gruyère.

« Amédée, vous savez, il est 5 heures du matin. C'est très tôt pour prendre un café. Ou planter un clou. »

Il me regarde d'un air interrogateur et jette un coup d'œil à sa montre arrêtée depuis la nuit des temps. Je lui prends le marteau des mains et le reconduis dans sa chambre. Au passage, je hisse la photo sur le plateau du buffet. Ça ne sent pas très bon chez monsieur Bertolino, mais je commence à avoir l'habitude. Je recouche doucement le vieux monsieur et sors du petit appartement en refermant la porte. En bas de la volée de marches qui mène à l'étage inférieur, j'aperçois le visage de la voisine du dessous venue s'enquérir du tapage, ou plutôt *ficanasser*, comme tout habitant du Vieux-Nice qui se respecte. Je fronce les sourcils et grimace un sourire furieux qui fait disparaître la tête de vieille pie dans ses appartements.

Sur le palier, Dan vient de se matérialiser. Un visage taillé à la serpe. D'immenses yeux noirs. Un front balayé par des mèches brunes. Mon Pasolini. Mince, beau, élégant, comme d'habitude. De loin, l'illusion est parfaite. Lorsque je m'approche, je reconnais l'œil vitreux et la tête à l'envers de celui qui n'a pas bu que du jus d'orange pendant la nuit.

« Encore Bertolino ? »

Son haleine me frappe de plein fouet et confirme la première analyse. J'ai arrêté de boire depuis des années, conséquence d'un foie malmené, mais je sais encore reconnaître les effluves rhum/tequila/vodka. La voix est pâteuse comme un fond de polenta trop cuit.

« Oui, encore.

— Et bien sûr, tu ne l'as pas engueulé.

— Effectivement. Et toi, ça va ?

— J'ai rencontré quelqu'un.

— Génial »

Coup d'œil circulaire, il est apparemment seul.

« Hiersoirtoutàlheurecematin, je ne sais plus, je l'ai croisé quelque part. Au Médicis ou chez Lisa. C'est quelqu'un qui a besoin de ton aide. Je lui ai donné ton numéro. Il t'appelle aujourd'hui.

— C'est dimanche aujourd'hui.

— C'est urgent. »

Sur ce, il pivote dignement, vacille à peine en direction de sa chambre et s'écroule sur son lit. Je pars me recoucher. Je referme très fort mes paupières, mais Paul Newman a définitivement disparu. Pour glaner quelques heures de sommeil en plus, je gobe mon petit copain chimique.

\*

Je me réveille vers 13 heures. Le temps de prendre une douche et de me demander si j'ai faim, mon portable vibre, affichant un numéro que je ne connais pas.

« Madame Boccanera ? J'appelle de la part de Dan. »

Monsieur Hiersoirtoutàlheurecematin. Sa voix est un peu sourde.

« Est-ce que je peux vous rencontrer rapidement ?

— Rapidement comme... ?

— Aujourd'hui, par exemple. Cet après-midi ? »

Je devrais refuser : j'ai toujours été contre le travail du dimanche. Mais j'entends un vrai désarroi dans sa voix. À cette émotion-là, je n'ai jamais su résister.

Je me suis laissé une bonne heure avant de rejoindre le bureau, quelques rues plus bas. Sur le côté de l'une des portes en mauvais état de la place Saint-François, une petite plaque annonce : GHJULIA BOCCANERA ENQUÊTE. Au singulier, comme dans « Et qu'est-ce qu'elle fait Ghjulia, en ce moment ? Ben, elle enquête. »

C'est un petit deux-pièces au dernier étage. Minuscule mais je m'en fous, il y a de la lumière. Dans le Vieux-Nice, la seule possibilité de voir le soleil, c'est de s'élever dans les étages, dans ces immeubles centenaires qui n'ont pas la place pour une cage d'ascenseur. Je ne suis presque pas essoufflée en ouvrant la porte, juste un peu agacée à la perspective du rendez-vous. Le soleil qui s'engouffre par la fenêtre me console tout de suite. Je m'assois devant mon portable et commence à relever mes mails. J'ai à peine le temps d'en lire deux qu'on frappe à la porte.

« C'est ouvert ! »

Le jeune homme qui entre a l'air d'un gamin. Je lui donne un petit quart de siècle. C'est l'un de ces nouveaux clones qui peuplent la place du Pin. Cette place vieille comme le monde a été rénovée récemment. On y circule moins et on y respire mieux. Comme tout quartier populaire passé aux nouvelles règles d'urbanisme, c'est devenu le paradis des bars et de la bouffe, des concept-stores et des magasins de fringues – un Éden rempli majoritairement d'Adonis qui semblent ne jamais dépasser les vingt-cinq ans même quand tu sens qu'ils sont plus près de l'andropause que de la première communion. Disparus le magasin d'électricité générale ou la vieille librairie, les petits bars sombres et un peu *péguieux*. Ce changement s'est opéré très vite, sous les branches du pin qui donne son nom à la place, lui aussi replanté quand l'original a déposé les armes. Si l'on excepte l'irréductible horloger dont la boutique atteint péniblement six mètres carrés et le vaste bâtiment style années trente du Secours populaire, j'ai du mal à reconnaître le quartier de mon enfance.

Tu vieillis, Boccanera ! Si les gens sont heureux de vivre dans une monoculture de restaurants et de bouffer du hamburger sans viande à 15 €, laisse pisser et concentre-toi sur ton client.

Cheveux courts sur les côtés, lourde mèche brune et tordue, barbe de quatre ou cinq jours parfaitement maîtrisée, tatouage tribal qui ne rime à rien sur les deux avant-bras, bagues en argent. C'est un beau garçon très triste, avec des yeux de Bambi qui a perdu sa maman. Il me serre la main, une poignée douce sans être molle, et s'assoit.

« Que puis-je faire pour vous, monsieur... ? »

— Lasalle Dorian. Dan m'a dit que vous pourriez m'aider. »

Pause. Il me regarde, m'étudie. Moi aussi. J'ai toujours un peu de mal avec les gens qui se présentent nom de famille en avant, cela me rappelle le terrifiant « Lacombe Lucien, police allemande ». Presque le même âge que Lasalle Dorian. Je patiente en attendant la fin de l'évaluation.

« Mon ami est mort il y a quatre jours. On l'a retrouvé étranglé.

— L'ingénieur ? »

L'affaire a fait la Une du journal. Un ingénieur italien retrouvé mort dans son salon, nu et étranglé ; la villa avait été cambriolée. Le ton putassier du quotidien sous-entendait que l'homme s'était livré à un jeu sexuel ayant mal tourné avec quelqu'un qui en avait profité pour faire main basse sur des objets de valeur.

« Oui, Mauro. Mauro Giannini. »

Il est bouleversé mais sa voix douce est posée et ferme. Je sens qu'il fait des efforts pour tout contrôler. Pour l'instant il y parvient plutôt bien.

« D'après le journal, la police semble penser que c'est un accident, que...

— La police dit n'importe quoi ! Ils ont trouvé un pédé étranglé et en ont tiré leurs conclusions ignobles. Ils ne m'ont même pas écouté quand je leur ai dit que ce n'était pas possible. Que cette histoire d'"asphyxie érotique" avec un partenaire inconnu, c'était n'importe quoi.

— Monsieur Giannini ne pratiquait pas ce genre de jeu ?

— Mauro et moi, nous devons nous marier dans un mois. Puis nous installer à New York. Il avait reçu une promotion pour partir là-bas, et moi, j'ai trouvé du travail dans un café de Manhattan. Il a mis sa villa en vente pour permettre de nous installer tous les deux. Vous croyez vraiment qu'il aurait gâché tout ça pour un plan d'un soir ? Et puis les trucs comme ça, la strangulation, ce n'était pas pour lui. C'était quelqu'un de tendre et de... »

Visiblement, il perd le contrôle qu'il s'était imposé. Je sors la boîte de Kleenex du tiroir. Dorian essuie ses yeux puis se mouche avec soin, une narine après l'autre.

« Pardon... Vous me trouvez ridicule ?

— Non, je vous trouve... ravagé par la mort de votre compagnon. Je ne vois pas en quoi ce serait ridicule. Vous n'étiez pas ensemble ce soir-là ?

— Non. J'étais invité à un mariage : ma cousine, du côté de Paris. J'y suis allé sans lui. J'ai essayé de le joindre plusieurs fois mais je tombais tout le temps sur la messagerie. J'ai commencé à m'inquiéter vraiment. Et le lendemain matin, j'ai eu un appel de la police pour m'annoncer la nouvelle. J'ai pris le premier vol...

— À quel moment l'avez-vous eu au téléphone pour la dernière fois ?

— Vers 19 heures. Il était encore au travail.

— Vous l'avez eu sur un fixe ou sur son portable ?

— C'était son téléphone au bureau.

— Quelque chose a été volé chez lui ?

— Les ordinateurs, la tablette, du liquide qui traînait...

— D'accord. Parlez-moi de lui. Il était italien ?

— Oui. Il venait de Florence. » Une pause. « Vous connaissez Florence ? » Oui, je connais mais je ne veux rien

interrompre. « C'est la plus belle ville du monde. Vous vous promenez dans les rues, c'est beau partout : les palais, les églises, les jardins... On a l'impression que les gens font attention à tout faire en beauté. Comme Mauro. Il faisait attention à ce qu'il portait, ce qu'il disait. Mais de manière naturelle, sans être snob. Il disait qu'il ne voulait pas "rajouter de la laideur dans un monde qui l'est déjà suffisamment". Il était comme ça. Il m'a appris tellement ! Il savait tant de choses : les livres, l'art, le cinéma... Moi, je ne connaissais que ce qu'on voit à la télé.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

— Je suis plombier. Je travaille dans l'entreprise de mon père. Il avait appelé pour un problème de siphon. »

Je repousse une voix faussement posée qui ressemble à celle de Dan et qui susurre dans ma tête : « Évidemment, tu es venu lui déboucher les tuyaux. » Putain, mon cerveau, tu ne peux pas juste enregistrer sans en rajouter ?

« Ça a été un vrai coup de foudre. Il n'a pas voulu qu'on vive sous le même toit, mais on était ensemble. Il m'a demandé en mariage rapidement... Au lieu d'une bague de fiançailles, il m'a offert ça. »

Il sort un médaillon de sous son T-shirt. C'est le portrait peint d'une femme aux cheveux noirs, de trois quarts, légèrement penchée en arrière, un bras levé tenant un pinceau, une palette dans son autre main. La lumière tombe sur son bras, son visage et son décolleté, le reste se confond presque dans des tonalités pourpres du mur et vert-de-gris de la robe. L'expression du visage est concentrée, tendue vers une œuvre que l'on ne voit pas. La reproduction de l'*Allégorie de la peinture* est remarquable de précision dans cet ovale si petit.

« C'est Artemisia Gentileschi, une femme peintre du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle a vécu à Florence. Mauro l'aimait beaucoup.

Nous avons vu certains de ses tableaux aux Offices. Celui-là est en Angleterre »

Il a repris son sang-froid et parle un peu comme un guide touristique. Je m'attends à l'entendre dérouler la fiche biographique de l'artiste, alors je coupe court.

« Avant vous, il fréquentait quelqu'un ?

— Je pense, mais je ne sais pas qui c'était. Vous savez, il était très discret. Ce n'était pas le genre à parler de... de ses relations.

— Pas de photos chez lui ?

— Non. Je ne pourrais même pas vous dire si c'était un homme ou une femme.

— Parce qu'il était bisexuel ?

— Je ne dirais pas comme ça. Mauro m'a toujours dit qu'il était attiré par les gens, pas par leur genre. Qu'il tombait amoureux d'une personne, et que le reste était secondaire.

— Quel était son travail ?

— Il était ingénieur, responsable de... quelque chose d'important sûrement. Chez Rafaello, le groupe de construction.

— Est-ce qu'il avait des problèmes ? Est-ce qu'il vous avait parlé de quelque souci ?

— Non, en fait, il ne me parlait pas de ce qu'il faisait. D'après lui, ce n'était pas intéressant. J'ai bien voulu savoir, mais après tout... Et puis, il y a une dizaine de jours, je l'ai vu rentrer soucieux. Je lui ai demandé s'il avait des problèmes au travail. Il m'a répondu : "Ne t'inquiète pas, ce n'est pas la peine de t'encombrer la tête avec mes histoires." C'était un peu vexant, comme si j'étais un gosse qui ne comprenait rien et qu'il fallait protéger...

— C'était en rapport avec son boulot, d'après vous.

— Oui, parce que tout le reste allait bien, sinon. »

Énorme soupir qui semble le surprendre lui-même.

« Qu'est-ce qu'en dit sa famille ? Vous les connaissez ?

— Sa famille... Il ne reste que son frère. Il est venu récupérer le corps... après que je l'ai identifié. Je ne l'ai pas rencontré.

— Est-ce que vous avez une photo de lui ? Il n'y en avait pas dans le journal. »

Dorian prend son portefeuille dans sa poche intérieure. Il en sort un tirage façon Polaroid. Dorian et Mauro se tiennent par la taille et regardent l'appareil en souriant, flûte de champagne tendue vers l'objectif. Il fait nuit, ils sont très élégants. Très beaux et très heureux. Mauro est grand, athlétique, des cheveux bruns bouclés un peu fous, on dirait un portrait peint par le Titien. Certains ont la grâce. Mais ça ne dure pas longtemps.

Dorian se baisse, ramasse son sac et le pose sur ses genoux.

« Madame Boccanera, je veux connaître la vérité. La vraie. Pas l'histoire stupide que la police se raconte, parce que c'est une solution toute prête pour eux. »

Il sort une enveloppe kraft et en verse le contenu sur le bureau. Des billets de 200 €. Beaucoup. À vue de nez, je compte dans les 5 000 €. Je sens que mon regard se fait inquisiteur, malgré moi.

« Je travaille depuis que j'ai seize ans. Et tous les mois, j'ai mis un peu de côté. Ça fait presque dix ans. Cela devait nous servir à New York. Je sais qu'il gagnait beaucoup plus que moi, mais je ne voulais pas dépendre de lui pendant notre installation... Maintenant, tout ça, c'est fini, et je veux savoir qui a tué Mauro. Voilà 5 600 € pour ce travail. »

Je le regarde. Dorian s'applique à ne pas ciller. Il s'applique beaucoup, ce garçon : se tenir bien droit, choisir les tournures de phrases les plus correctes, ne pas pleurer. Il est désespéré et déterminé.

« C'est trop, monsieur Lasalle. Je ne pas peux prendre tout cet argent. Je vais vous faire un reçu pour la moitié et vous reprenez le reste. Si dans une dizaine de jours je n'ai pas avancé, nous ferons un point ensemble

— Non. Vous prenez tout. Cet argent ne doit servir qu'à ça. »

Il remet les liasses dans l'enveloppe et la pousse vers moi. Je sors mon carnet à souche de reçus (très moderne) qui dort généralement à côté des Kleenex dans le tiroir, remplis le papier et le lui glisse en retour. Il se lève, je l'imites et on se serre la main par-dessus le bureau. Juste avant d'arriver à la porte, il se retourne :

« Madame Boccanera ?

— Oui ?

— Comme nous allons nous revoir et nous téléphoner, j'aurais voulu savoir comment se prononce votre prénom... C'est Guejulia ?

— Non. *Dioulia*.

— C'est... particulier.

— Non, c'est corse. »

\*

Dorian parti, je lance une recherche sur l'affaire Giannini. Pas grand-chose au niveau national, les éditions régionales des gratuits reprennent toutes la même dépêche AFP. Seul le quotidien local affiche deux titres, le premier étant le papier que j'ai déjà survolé, le second, une brève pour indiquer que l'enquête piétine.

Je relis le premier article, en fronçant le nez sans même m'en apercevoir, comme si une odeur dégueulasse s'échappait de l'écran. Je reconnais que l'unique quotidien de notre bonne ville a récemment fait des efforts sur sa ligne éditoriale, un peu

moins au service des notables qu'auparavant et plus mesuré devant la misère qui nous arrive de la Méditerranée. Mais, malgré tout, il fonctionne toujours avec ce vieux fonds de commerce du fait divers glauque et anxigène. Dans le cas de l'assassinat de Mauro Giannini, ils ont confié l'affaire à un orfèvre. Un équilibre parfait entre la description clinique de la villa cambriolée et celle, un peu plus insistante, du cadavre nu que l'on y a découvert. Le tout saupoudré de sous-entendus graveleux sur les bienfaits de l'asphyxie érotique sur l'activité sexuelle en général, et sur celle de Giannini en particulier. L'allusion au fait que l'ingénieur entretenait des relations avec un homme plus jeune que lui boucle l'article. Rien de neuf, aucune info, sauf le nom du commandant chargé de l'enquête. Je souris. De toute façon, je comptais l'appeler.

« *Hey Jo !*

*Where you goin' with that gun in your hand ?*

— Salut Diou, ça va ?

— Oui. Dis-moi, j'aurais besoin d'un renseignement...

— Dis, tu n'y arrives toujours pas, hein, à mettre les formes ? Tu sais, quelque chose comme, "Et toi, ça va ? Ça fait longtemps, qu'est-ce que tu deviens ?" Tu vois, quoi. Le genre de choses que les gens civilisés se disent au téléphone quand ils ne se sont pas vus depuis au moins cent ans... »

Son ton est loin de la colère. Il a l'habitude.

« Jo, ça va, excuse-moi... J'ai une affaire un peu compliquée qui me tombe dessus.

— Oui, je me doute : tu ne m'appelles que si tu as besoin de moi. »

Pas faux. Mais pas entièrement vrai non plus. Je ne peux pas lui dire le nombre de fois où je n'ai pas appelé alors que j'avais besoin de lui. Au beau milieu de la journée, de la nuit, d'un café, d'une phrase. Le silence dure quelques secondes.

« Bon, raconte, c'est quoi ton histoire ?

— L'Italien qu'on a retrouvé étranglé. Tu pourrais m'en parler ?

— Je te rappelle que tu ne fais pas exactement partie des forces de police. Je ne vois pas pourquoi je t'en parlerais. Tu sais, il y a une notion qui s'appelle la confidentialité...

— Allez, je veux juste que tu me dises ce que tu en penses.

— Et c'est urgent, je suppose.

— Tu es libre aujourd'hui ?

— Oh Diou, tu n'exagères pas un peu, là ? »

J'attends encore, les yeux fixés sur les toits du Vieux-Nice.

« Bon, de toute façon, je dois être à Garibaldi vers 19 heures. On se retrouve à 18 heures.

— Devant la statue ?

— *Ié.* »

Je raccroche et je me tapote l'arête du nez avec mon portable. Joseph Santucci, l'homme de ma vie, enfin d'une grande partie de ma vie. Beau, intelligent, attentionné. Pour la plupart des gens, un ours qui semble en guerre permanente avec le reste du monde. Moi je sais qu'il est drôle. Un Corse avec le sens de l'humour, c'est suffisamment rare pour être choyé. Et je sais aussi qu'il tient ça de Léonie, sa grand-mère ivoirienne. Je l'ai brièvement connue avant sa mort. Je me souviens de ses rugissements de rire. Je me suis toujours dit qu'il fallait un sacré sens de l'humour à une femme noire pour survivre à l'Alta Rocca corse de l'après-guerre. Son petit-fils est devenu un motard tranquille, joueur de banjo, buveur de blanc sec. Et commandant de police. Quand nous étions ensemble, c'était mieux que bien. Mais finalement, rien n'avait pris la tournure attendue. Parce que nous n'attendions pas la même tournure.

Je rentre chez moi et glisse l'argent sous mon matelas, me demandant encore une fois si je dois faire confiance à ma banque alors que tout autour de moi me crie de me méfier des vautours. Mon téléphone sonne.

« Dioulia ? »

— Oui Dorian.

— J'ai oublié de vous dire tout à l'heure : l'agent immobilier qui a découvert Mauro... elle a gardé les clés, c'était mon trousseau.

— Vous n'êtes pas retourné à la villa depuis ?

— Non... Et je crois que je ne suis pas encore prêt. Je voudrais récupérer des photos surtout, des souvenirs. Mais plus tard, quand je me sentirai assez fort. Vous pouvez sans doute demander à la dame de vous faire entrer. Madame Tordo, de l'agence Tordimmo. »

Élisabeth Tordo. Je me retrouve projetée trente ans auparavant dans la cour du lycée, désaxée parmi les désaxés, regardant passer les poupées mécaniques et puissantes qui dominaient ce monde d'alors. Des lignes toujours fluides, des normes et des codes maîtrisés, des regards méprisants qui tombent sur ceux d'en bas, les gueux qui font parfois obstacle à leur progression vers un futur radieux, hérité clés en main de leur famille. Élisabeth Tordo faisait partie de celles qui n'ont jamais eu à se battre, l'avenir leur étant acquis de toute éternité.

« Merci Dorian, j'irai la voir demain. »

\*

Dan met du temps à cuver sa cuite. Il émerge vers 16 heures et prépare un liquide vaguement kaki dans la centrifugeuse.

« C'est détox, Diou, ça va nous faire du bien. »

— Je n'ai pas bu, Dan.

— C'est pas grave, c'est bon pour ce que tu as. Bois.

— J'ai rencontré ton Dorian.

— Ce n'est pas mon Dorian. Qu'est-ce qu'il voulait ?

— C'est à propos de l'homme qu'on a retrouvé étranglé dans sa villa. Tu vois ?

— Oui... Je crois que quelqu'un m'en a parlé récemment.

— Et qu'est-ce qu'on t'en a dit ?

— Rien. Des conneries. Comme ce type ne sortait pas en boîte, enfin pas par ici en tout cas, personne ne le connaît. Donc tout le monde raconte n'importe quoi : certains s'amusent même à se faire peur en parlant d'un tueur de pédés. Tu vois le genre.

— Apparemment, c'était un amateur d'art. Tu ne l'as jamais vu à la galerie ? »

Je sors la photo que m'a confiée Dorian.

« Non... Pas chez moi. Mais je peux me renseigner. »

Je ne lui demande même pas d'être discret. Dan est le frère que je me suis choisi, et je lui fais confiance plus qu'à moi-même. Ce grand type toujours calme s'est installé dans mon appartement quand, Jo parti, celui-ci est devenu beaucoup trop vaste pour moi. Une colocation qui nous va bien : il a investi la cuisine, je déguste chaque plat ; c'est un oiseau de nuit, je me bats avec mes insomnies ; il aime les vernissages et les soirées mondaines, je me ressource avec mes potes et une part de socca... On s'accorde en ne se ressemblant aucunement. Il est le roc qui m'a permis de ne pas sombrer et qui continue périodiquement à me maintenir au-dessus de la ligne de flottaison.

Pour l'heure, le roc sirote son liquide vert tandis que j'avale péniblement deux gorgées.

« Putain, Dan, ça sent l'artichaut, c'est pas possible, ce truc ! »

Devant son air agacé, je me dépêche de terminer d'un trait en ponctuant mon exploit d'une immonde grimace de dégoût. Dan me tire la langue. On a douze ans à nous deux. Tout va bien.

\*

Cela fait bien trois ou quatre mois qu'on ne s'est pas vus. Lorsque Joseph enlève son casque, je remarque ses cheveux presque ras. Et la petite demi-douzaine de kilos qui semblent s'être installée sur sa carcasse.

« Tu t'es coupé les cheveux ?

— Oui. Et j'ai arrêté de fumer. »

On s'installe en bout de terrasse, laissant quelques tables entre nous et les touristes d'arrière-saison. En attendant notre commande, on se parle – un peu, on se regarde – beaucoup, on se jauge – sans même s'en apercevoir. L'ancienne intimité s'est transformée en autre chose, un genre de connaissance et d'acceptation pleine de l'autre. Oui, quelque chose comme ça.

Verre de blanc, eau qui pique, olivettes. Le serveur s'éloigne, la conversation peut commencer.

« L'ingénieur italien. Qu'est-ce que tu en penses ? Oups, pardon. Comment va, Jo ? Tu as l'air en pleine forme.

— Ça va plutôt bien en ce moment. Figure-toi que cet après-midi, je me préparais à mon rencard du soir quand une sociopathe m'a appelé pour que je lui raconte des histoires du strangulation. Je l'ai matée en lui donnant rendez-vous au café.

— Elle t'a lâché ?

— Non. Mais je remarque les efforts surhumains qu'elle déploie pour paraître sociable.

— Cette sociopathe, qui ne peut être foncièrement mauvaise puisqu'elle essaie depuis des années de t'empêcher de